

# Ashes and Echoes

C'était une agréable journée ensoleillée, les oiseaux volaient librement dans le ciel, le vent caressait mon visage pendant que je regardais par la fenêtre. J'étais dans un bus avec mes camarades de classe. Mon ami Lenny me tapota doucement l'épaule. Il me demanda si j'allais bien. Je lui répondis par un léger sourire et hochai la tête pour dire que oui. Pourtant, même si j'avais dit que tout allait bien, l'endroit où nous nous rendions n'avait rien de plaisant, contrairement à cette journée. Rien que d'y penser me donnait des frissons.

« Pourquoi tu es si tendu ? » demanda Lenny.

« Je ne suis pas tendu ! » répondis-je.

« Si, tu l'es. Tu ne fais que fixer la fenêtre. »

« Bon, ouais, c'est vrai... mais ça ne te fait pas flipper toi aussi ? »

« Quoi donc ? »

« Tu sais, l'endroit où on va. »

« Non. Écoute-moi Albon, on a enfin eu la chance de quitter le lycée pour partir en vacances. Je sais que ce n'est pas les Bahamas, mais c'est toujours mieux que les cours ennuyeux de M. Smith. Alors arrête de te plaindre et profite un peu du voyage. »

« Je me plains pas ! » m'exclamai-je.

Il avait raison. Quitter l'école faisait un bien fou, mais c'était la première fois que j'étais aussi loin de chez moi, de l'autre côté de l'Europe.

« Silence, vous deux. Toujours en train de faire du bruit, » dit M. Smith.

« Oui Monsieur, désolé Monsieur. »

M. Smith était notre prof d'histoire. Personne ne l'appréciait vraiment, même pas les autres profs. Certains disaient que c'était à cause de sa petite taille, d'autres à cause de ses cheveux qu'il ne coiffait jamais—enfin, ce qu'il en reste. Lenny s'était déjà moqué de ses vêtements, disant qu'il s'habillait comme Willy Wonka à cause des couleurs vives qu'il portait toujours. Mais au-delà de toutes ces critiques, M. Smith avait un visage plutôt charmant. Il avait des rides

dues à l'âge, mais c'était tout de même un bel homme. On avait tous nos théories sur pourquoi il était mal aimé, mais au fond, on savait que c'était à cause de son caractère sérieux et strict. M. Smith n'était pas du genre bavard, il ne parlait pas beaucoup. Tout le monde le trouvait désagréable, mais au fond, il semblait être quelqu'un de bien.

Le bus s'arrêta brusquement, manquant de me faire tomber. Je regardai autour de moi, pour ne voir que les visages déçus de mes camarades. Déçus que le voyage soit déjà terminé.

« Nous sommes arrivés, les enfants », dit M. Smith.

Je me levai pour prendre mon sac à dos et nous commençâmes tous à marcher vers la sortie du bus. Je sautai hors du bus et pus enfin étirer mes jambes après un très long trajet. Un frisson étrange me parcourut l'échine lorsque je levai les yeux et vis... le musée d'Auschwitz.

« Rassemblez-vous et écoutez bien, les enfants. Mme Samantha et moi serons responsables de tout ce qui vous arrivera après ce portail, alors vous devez écouter attentivement tout ce que je dis », ordonna M. Smith.

« Waouh, M. Smith, vous avez une voix vraiment forte ! » plaisanta Mme Samantha.

« Haha... merci ? » répondit M. Smith, visiblement confus.

Mme Samantha était notre professeure d'art. Contrairement à M. Smith, tout le monde l'aimait. Elle était admirée autant par les élèves que par les enseignants. Elle était grande, avait de longs cheveux noirs, portait des lunettes et s'habillait toujours de manière sophistiquée. Tout le monde l'adorait car elle était très jolie et drôle. L'exact opposé de M. Smith.

« Encore une fois... » marmonna Lenny d'un air agacé.

« C'est important, fais attention », lui dis-je.

« Ouais, ouais, peu importe », grogna-t-il.

M. Smith sortit un petit carnet de sa poche et lut à haute voix toutes les règles à suivre. Personne ne semblait y prêter attention. J'avais dit à Lenny d'écouter attentivement, mais même moi je commençais à perdre patience. Mon regard se mit à vagabonder autour de moi. Des murs en briques à peine peints, des grilles métalliques rouillées. C'était un immense terrain avec plusieurs bâtiments et camps. L'endroit me donnait vraiment la chair de poule. Quand M. Smith eut terminé, on nous dit d'explorer les musées par nous-mêmes et de revenir à la sortie dans deux heures.

Tout le monde forma des groupes avec ses amis. Je décidai d'y aller avec Lenny.

« Et si on allait par là ? » proposa Lenny.

« Tu veux dire cet entrepôt flippant avec le panneau “interdit au public” ? »

« Allez Albon, tu fais jamais rien d’amusant », se moqua Lenny.

« Bon d’accord, on y va, mais on n’entre pas. On regarde juste de loin, d’accord ? »

« D’accord ! » dit Lenny.

Il courut vers l’entrepôt sur la gauche de l’entrée. Le lieu était immense, composé de plusieurs entrepôts pour les touristes. La vue était terrible : des dizaines de chaussures empilées dans des coins derrière des vitres, des vêtements et des lits de prisonniers ayant vécu ici. Il y avait des dizaines de lits superposés ; un seul entrepôt pouvait contenir plus de 30 personnes.

« Ne dépasse pas cette ligne ! » lui criai-je, furieux.

« Tss... » fit Lenny, en haussant les épaules.

C’était un entrepôt avec une porte métallique qui indiquait « interdit au public ». Malgré mes avertissements, Lenny alla ouvrir la porte. J’hésitai un instant, puis décidai de le suivre. Il ouvrit la porte, et nous découvrîmes une grande pièce vide, sans peinture, avec des murs en béton gris. Dans un coin, il y avait de drôles de boîtes métalliques.

« À quoi ça sert ? » demanda Lenny en ramassant une.

« Franchement, ça a pas l’air d’être quelque chose à toucher... » répondis-je.

« Attrape ! » lança-t-il en me jetant la boîte.

Elle était trop haute, je ne la rattrapai pas. Elle tomba lourdement au sol.

« Oups... » s’exclama Lenny.

Elle émit un grincement et libéra un étrange gaz. Elle était tombée juste sous moi, si bien que j’en inhalai accidentellement. Tout devint noir. Je tombai au sol, la tête heurtant violemment le béton.

Quand j’ouvris les yeux, j’étais dans un lit... mais pas dans la même pièce. J’avais un terrible mal de tête. Je me redressai et vis plein de gens autour de moi, dans l’un des entrepôts du camp. Des hommes et des enfants, tous en pyjama rayé, certains parlant entre eux, d’autres assis au sol, le regard perdu. Je remarquai que tous avaient un numéro sur leurs vêtements, un numéro élevé. Le mien indiquait 38254. Je portais le même pyjama rayé... et j’étais chauve. Je touchai ma tête, paniqué. Comment était-ce possible ? Je réalisai peu à peu où j’étais : encore à Auschwitz, mais

pas en tant que touriste en 2025. J'étais devenu un prisonnier... dans les années 1940. Ma respiration s'accéléra, mon cœur battait à tout rompre.

« C'est juste un rêve », pensai-je. Je me pinçai. Ça semblait terriblement réel.

Peu de temps après, des soldats surgirent en criant en allemand. J'avais pris des cours d'allemand, mais je ne compris que les mots « allez » et « bougez ». Je suivis la foule, sans autre choix que d'obéir. En sortant, la lumière du jour m'aveugla. Il pleuvait. Pourtant, il faisait soleil quand j'étais arrivé. L'air était lourd, l'odeur insupportable. Je regardai à ma gauche et vis d'énormes cheminées d'où sortait une fumée épaisse et nauséabonde. La foule me poussait. L'ambiance était atroce : des gens couverts de bleus, des enfants et des hommes tremblant de peur, des soldats frappant les prisonniers en hurlant. J'étais piégé. Partout, des soldats armés. On avançait en ligne.

On entra dans une pièce où ils nous ordonnèrent de nous déshabiller. Tout le monde obéit, moi aussi. Puis ils nous entassèrent dans la même pièce que celle où j'étais allé avec Lenny, et claquèrent la porte derrière nous. Il n'y avait pas de lumière. C'était sombre, des gens se marchaient dessus.

Un homme cria que ce n'était rien, juste une douche. Il fut interrompu par un bruit au-dessus. Des soldats, masqués, ouvrirent une trappe et jetèrent des boîtes métalliques à l'intérieur. Les gens hurlèrent. Il devenait difficile de respirer. Tout le monde paniquait. Je tremblais, me demandant si c'était la fin.

Je fermai les yeux, terrifié, jusqu'à ce qu'une voix m'interpelle, familière.

« M. Smith ? » murmurai-je.

« C'est moi, mon garçon. Tu es en sécurité maintenant », répondit-il.

Je poussai un soupir de soulagement. J'ouvris les yeux et vis les visages de Lenny et de mes camarades de classe, tous choqués et inquiets. Mme Samantha dit quelque chose à M. Smith que je n'entendis pas bien. Mais peu m'importait. J'étais sain et sauf... et je savais que c'était un voyage que je n'oublierai jamais.

